

ÉVOLUTION ET RÉVOLUTION...

Neuvième partie: *LES «RÉPUBLICAINS ARRIVÉS» CONTRE LA RÉVOLUTION* (1)

C'est chimère d'attendre que l'Anarchie, idéal humain, puisse sortir de la République, forme gouvernementale. Les deux évolutions se font en sens inverse, et le changement ne peut s'accomplir que par une rupture brusque, c'est-à-dire par une révolution. Mais n'y a-t-il pas aussi des socialistes parmi les gens à l'affût du pouvoir? Sans doute, et ce sont précisément ceux que nous redoutons le plus. C'est par décret qu'ils feront le bonheur du peuple, par la police qu'ils auront la prétention de se maintenir! Le pouvoir n'est autre chose que l'emploi de la force: leur premier soin sera donc de se l'approprier, de consolider même toutes les institutions qui leur faciliteront le gouvernement de la société. Peut-être auront-ils l'audace de les renouveler par la science afin de leur donner une énergie nouvelle. C'est ainsi que dans l'armée on emploie des engins nouveaux, des poudres sans fumée; et ces inventions ne servent qu'à tuer plus rapidement; c'est ainsi que dans la police on a inventé l'anthropométrie, un moyen de changer la France entière en une grande prison. On commence par mesurer les criminels vrais ou prétendus, puis on mesure les suspects, et nous finirons par y passer tous. «*La police et la science se sont entrebaisées*» aurait dit le Psalmiste.

Ainsi, rien, rien de bon ne peut nous venir de la République et des républicains arrivés, c'est-à-dire détenant le pouvoir. C'est une chimère en histoire, un contresens de l'espérer. La classe qui possède et qui gouverne est fatalement ennemie de tout progrès. Le véhicule de la pensée moderne, de l'évolution intellectuelle et morale est la partie de la société qui peine, qui travaille et que l'on opprime. C'est elle qui élabore l'idée, elle qui la réalise, elle qui, de secousse en secousse, remet constamment en marche ce char social, que les conservateurs essaient sans cesse de caler sur la route, d'empêtrer dans les ornières ou d'enliser dans les marais de droite ou de gauche.

Les deux sociétés opposées existent dans l'Humanité; elles s'entremêlent, diversement rattachées ça et là par ceux qui veulent sans vouloir, qui s'avancent pour reculer; mais si nous voyons les choses de haut, sans tenir compte des incertains et des indifférents que le destin fait mouvoir comme des flots, il est clair que le monde actuel se divise en deux camps, ceux qui veulent conserver l'inégalité et la pauvreté, c'est-à-dire l'obéissance et la misère pour les autres, les jouissances et le pouvoir pour eux-mêmes, et ceux qui revendiquent pour tous le bien-être et la libre initiative.

Entre ces deux camps, il semble d'abord que des forces soient bien inégales. Les souteneurs de la société actuelle ont les propriétés sans limites, les revenus qui se comptent par millions et par milliards, toute la puissance de l'État avec les armées des employés, des soldats, des gens de police, des magistrats, tout l'arsenal des lois et des ordonnances. Et les socialistes, les artisans de la société nouvelle, que peuvent-ils opposer à toutes ces forces organisées? Rien, semble-t-il. Sans argent, sans armée, ils succomberaient, en effet, s'ils ne représentaient l'évolution des idées et des mœurs. Ils ne sont rien, mais ils ont pour eux le mouvement de la pensée humaine. La logique des événements leur donne raison et d'avance leur assure le triomphe en dépit des lois et des sbires.

Les efforts tentés pour endiguer la révolution peuvent aboutir en apparence, et les réactionnaires se félicitent alors à grand cri, mais leur joie est vaine, car refoulé sur un point, le mouvement se produit aussitôt sur un autre: si quelque Encelade réussissait à jeter un fragment de montagne dans un cratère, l'éruption ne se ferait point par le goufre obstrué soudain, mais la montagne se fendrait ailleurs et

(1) Les sous-parties et les titres de ces sous-parties sont l'œuvre d'*Anti.mythes*.

c'est par la nouvelle ouverture que s'élancerait le fleuve de lave. C'est ainsi qu'après l'explosion de la Révolution française, Napoléon crut être le Titan qui refermait le cratère des révolutions, et la tourbe des flatteurs, la multitude infinie des ignorants le crut avec lui; cependant, les soldats même qu'il promenait à sa suite à travers l'Europe contribuaient à répandre des idées et des mœurs nouvelles, tout en accomplissant leur œuvre de destruction; tel futur «*décabriste*» ou «*nihiliste*» russe prit sa première leçon de révolte d'un prisonnier de guerre sauvé des glaçons de la Bérézina. La conquête temporaire de l'Espagne suffit pour délivrer de l'intolérable régime colonial toutes les immenses provinces du Nouveau Monde.

L'Europe semblait s'arrêter, mais par contrecoup l'Amérique se mettait en marche. Napoléon n'avait été qu'une ombre passagère.

La forme-extérieure de la société doit changer en proportion de la poussée intérieure, nul fait d'histoire n'est mieux constaté. C'est la sève qui fait l'arbre et qui lui donne ses feuilles et ses fleurs; c'est le sang qui fait l'homme; ce sont les idées qui font la société. Or, il n'est pas un conservateur qui ne se lamente de ce que les idées, les mœurs, tout ce qui fait la vie profonde de l'Humanité, se soit modifié depuis le «*bon vieux temps*». Les formes sociales ne doivent-elles pas changer aussi? La dévolution se rapproche en raison même du travail intérieur des esprits.

Que chacun fasse appel à ses souvenirs pour constater les changements qui se sont produits déjà dans la manière de penser et de sentir, depuis le milieu du siècle! La nécessité d'un maître, d'un chef ou capitaine en toute organisation paraissait hors de doute: un Dieu dans le ciel, ne fût-ce que le Dieu de Voltaire, un souverain sur un trône ou sur un fauteuil, ne fût-ce qu'un roi constitutionnel ou un président de république, «*un cochon à l'engrais*», suivant l'heureuse expression de l'un d'entre eux; un patron pour chaque usine, un bâtonnier dans chaque corporation, un mari, un père à grosse voix dans chaque ménage. Mais de jour en jour le préjugé se dissipe et le prestige des maîtres diminue; les auréoles pâlisent à mesure que grandit le jour. En dépit du mot d'ordre, qui consiste à faire semblant de croire, même quand on ne croit pas, en dépit d'académiciens et de normaliens qui doivent à leur dignité de feindre, la foi s'en va et malgré les agenouillements, les signes de croix et les parodies mystiques, la croyance en ce *Maître Éternel* dont était dérivé le pouvoir de tous les maîtres mortels se dissipe comme un rêve de nuit. Ceux qui ont visité l'Angleterre et les États-Unis à vingt années d'intervalle s'étonnent de la prodigieuse transformation qui s'est accomplie à cet égard dans les esprits. On avait quitté des hommes fanatiques, intolérants, féroces dans leurs croyances religieuses et politiques; on retrouve des gens à l'esprit ouvert, à la pensée libre, au cœur élargi. Ils ne sont plus hantés par l'hallucination du Dieu vengeur.

La diminution du respect est dans la pratique de la vie le résultat capital de cette évolution des idées. Allez chez les prêtres, bonzes ou marabouts: d'où vient leur amertume? de ce qu'on ose penser sans leur avis. Et chez les grands personnages: de quoi se plaignent-ils? de ce qu'on les aborde comme d'autres hommes. On ne leur cède plus le pas, on néglige de les saluer. Et quand on obéit aux représentants de l'autorité, parce que le gagne-pain l'exige, et qu'on leur donne en même temps les signes extérieurs du respect, on sait ce que valent ces maîtres; et leurs propres subordonnés sont les premiers à les tourner en ridicule. Il ne se passe pas de semaine que des juges siégeant en robe rouge, toque sur tête, ne soient insultés, bafoués par leurs victimes sur la sellette. Tel prisonnier a même lancé son sabot à la tête du président. L'ombre des robins d'autrefois en a frémi sans doute jusqu'au fond des enfers.

Il est vrai, le respect s'en va, non pas ce juste respect qui s'attache à l'homme de droiture, de dévouement et de labeur, mais ce respect bas et honteux qui suit la richesse ou la fonction, ce respect d'esclave qui porte la foule des badauds vers le passage d'un roi et qui change les laquais et les chevaux d'un grand personnage en objets d'admiration. Et non seulement le respect s'en va, mais ceux-là qui prétendent le plus à la considération de tous sont les premiers à compromettre leur rôle d'êtres surhumains. Autrefois les souverains d'Asie connaissaient l'art de se faire adorer. On voyait de loin leurs palais; leurs statues se dressaient partout, on lisait leurs édits, mais ils ne se montraient point. Les plus familiers de leurs sujets ne les abordaient qu'à genoux, parfois un voile s'ouvrait à demi pour les montrer comme dans un éclair et les faire disparaître soudain, laissant tout émue l'âme de ceux qui les avaient entrevus un instant.

Alors le respect était assez profond pour tenir de la stupeur: un muet portait aux condamnés un cordon de soie et cela suffisait pour que le fidèle adorateur se pendit aussitôt. Tamerlan, se promenant

au haut d'une tour, fait un signe aux cinquante courtisans qui l'entourent, et tous se précipitent dans l'espace. Et que sont les Tamerlans de nos jours, sinon des apparences? Simple convention, l'institution royale a perdu cette sanction du respect universel qui lui donnait toute sa valeur. «*Le roi, la foi, la loi*» disait-on jadis. «*La foi*» n'y est plus, et sans elle le roi et la loi s'évanouissent; ce ne sont plus que des fantômes.

Ceux qui sont marqués pour la mort n'attendent pas qu'on les tue: ils se suicident; soit qu'ils se fassent sauter la cervelle ou se mettent la corde au cou, soit qu'ils se laissent envahir par la mélancolie, le marasme, le pessimisme, toutes maladies mentales qui pronostiquent la fin et en avancent la venue. Chez le jeune privilégié, fils d'une race épuisée, le pessimisme n'est pas seulement une façon de parler, une attitude, c'est une maladie réelle. Avant d'avoir vécu, le pauvre enfant ne trouve aucune saveur à l'existence, il se laisse vivre en rechignant, et cette vie endurée de mauvais gré est comme une mort anticipée. En ce triste état, on est déjà condamné à toutes les maladies de l'esprit, folie, sénilité, démence. On se plaint de la diminution des enfants dans les familles, et d'où vient la stérilité croissante, volontaire ou non, si ce n'est d'un amoindrissement de la force virile ou de la joie de vivre? N'est-ce pas un signe des temps que toute une école littéraire ait pris le nom de «*décadents*». Parmi les journaux qui durent, n'en est-il pas un qui porte le nom, - probablement mérité, - de *Journal des Abrutis*?

Élisée RECLUS.
